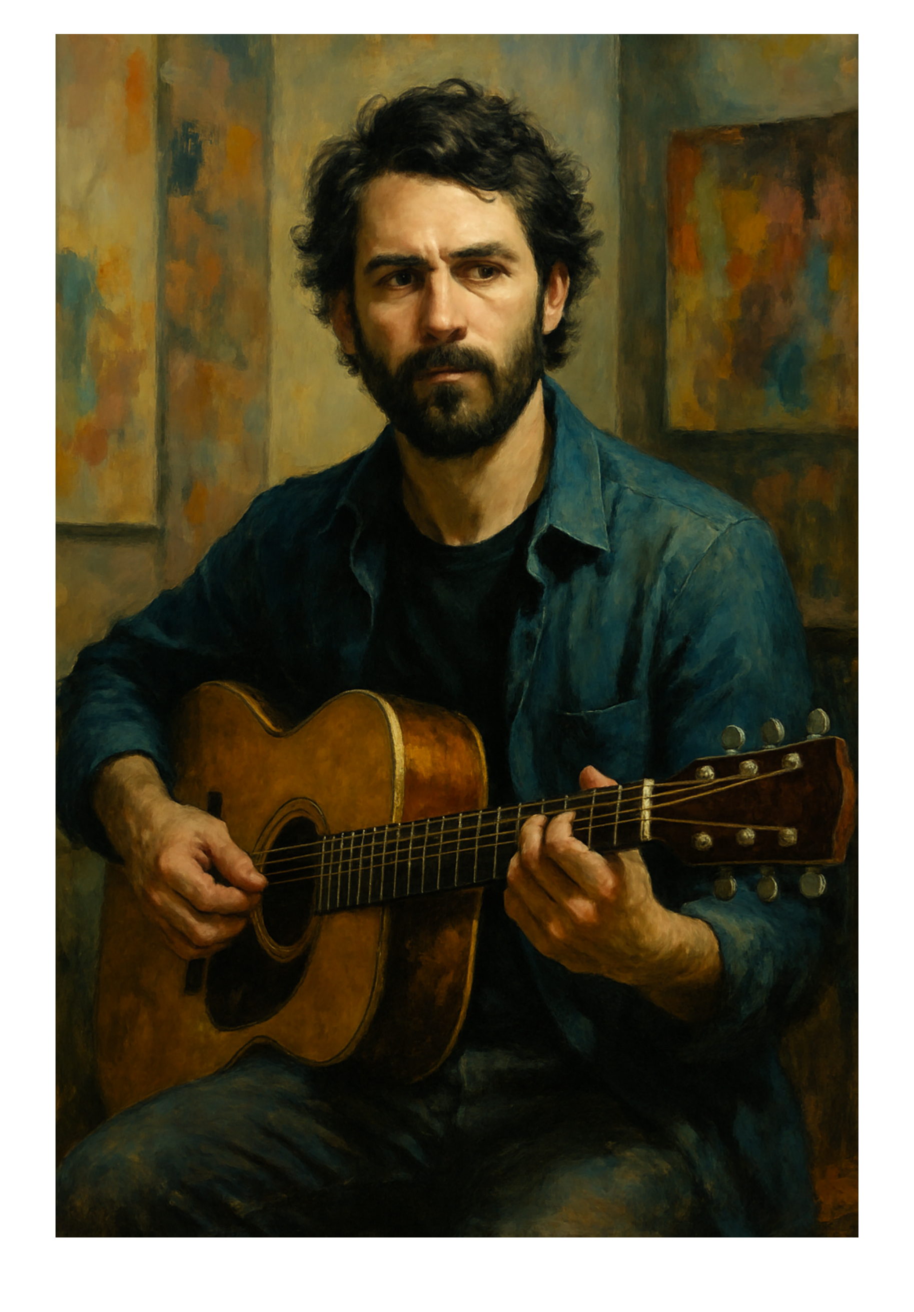


Hommage à Jacques Higelin

Sur scène, Jacques Higelin était un homme de théâtre —
mais pas celui des tragédies ; plutôt celui du cirque intérieur,
du clown poète, du fou chantant lucide.
Il entrait comme on entre en rêve, mais un rêve éveillé,
où l'on rit, où l'on crie, où l'on chante tout ce qu'on n'ose pas dire.

Là où Jacques Brel frappait au cœur avec la gravité d’un feu sacré,
Higelin dansait avec la vie,
espiègle, généreux, souvent burlesque,
mais capable aussi de suspendre le temps avec une chanson douce.

Quand il est revenu à la chanson, il y eut des moments de pure intensité.
Des éclats d’âme, comparables à ceux de Brel,
mais dans un autre registre —
moins celui de l’uppercut, plus celui de la voltige.

La scène s’était attachée à lui, comme une amante jalouse.
Il ne pouvait plus la quitter.
Elle l’absorbait, elle le magnétisait.
Et à la fin, elle l’a gardé —
non comme une prison,
mais comme une promesse qu’il fallait tenir jusqu’au bout.

Pourtant, hors de la scène, il restait humain.
Simple. Présent.
C’est ce qui faisait de lui un artiste rare :
il n’avait pas oublié d’être homme.

Hommage à Jacques Higelin – L’ombre et le feu

Il était de ceux qui brûlent.
De ceux dont la voix fend la nuit, dont les mots éclaboussent la scène comme un trop-plein de vie, d'amour et de révolte.
Higelin n'a jamais chanté à moitié. Il vivait à fond la coulure, les débordements, les éclats de joie et les naufrages. Il ne jouait pas : il était.

Et puis, le silence.
Un retrait. Comme si le feu s'était calmé. Comme s'il fallait reprendre souffle après l'incendie.

Mais il est revenu, sur la fin.
Et dans ce dernier album, il y avait l'écho d'un Higelin revenu d'entre les flammes. Le Higelin de 1975 était là, celui des premières grandes flambées. Mais un Higelin qui, cette fois, sentait l'heure approcher. Un homme lucide. Poignardé de lucidité mais debout, chantant encore. Un funambule qui sait que la corde s'effiloche, mais qui marche quand même.

Ce dernier album, c'est une poignée tendue au passé, un adieu sans fracas.
Une voix qui tremble un peu, mais qui reste, singulière, entière.
Un chant venu d'outre-scène.

Il n'aura jamais triché.
Même quand il jouait, il ne jouait pas.

Il était sur la scène comme un homme dans la tempête : les yeux ouverts, le cœur battant, prêt à tomber mais prêt à vivre, encore.

Deux visages du chant – entre l'être et le paraître

Jacques Higelin brûlait de l'intérieur.
Il montait sur scène comme on entre en transe, sans filet, avec sa part d'ombre et de lumière.
Sa voix, son corps, son regard — tout vibrait d'un excès presque vital, incontrôlable.
Il avait sa grande période, il s'est effondré, puis il est revenu.
Et sur la fin, son dernier album était un adieu, une sorte de retrouvaille avec l'homme des années 75,
celui qui sentait la mort revenir dans la coulisse.
Il a été habité, traversé, consumé — et il est resté humain en dehors de la scène.
Simple. Proche. Vrai.

Bernard Lavilliers, lui, a une autre stature.
Le globe-trotter musclé, l'amoureux d'Aragon, le poète tatoué.
Il voyage, observe, note.
Mais on ne sait pas ce qu'il a vraiment vécu — ou comment.
Il chantait les faubourgs, les ouvriers, les révoltes.
Mais toujours dans un costume de scène.
Dans les hôtels plus que dans la rue.

Avec le vernis du savoir, pas le feu de l'expérience.

Il a dû partager des instants, mais sans vraiment y être,
en vivant assez isolé quand même dans des hôtels.
Il dormait pas à même la rue.
Il a regardé le peuple, mais il n'en est pas.

Il veut être proche du peuple, il s'en réclame, il s'en inspire.
Mais on ne sent pas qu'il en vient.
Il y a l'attitude, les mots, les postures — mais sans la brûlure.
Et l'on sent, derrière la voix grave et les rythmes solides,
une certaine idée de lui-même qui filtre à travers tout.
Quelque chose de calculé. Une esthétique de la révolte, mais pas la révolte nue.

Il avait aussi la grosse tête,
car il a toujours bien vendu, et sa maison de disques était à ses petits soins.
Derrière lui, il parlait souvent de son label,
comme pour rappeler son importance et son ancrage dans le système.

Sur le plan matériel, il a été plus facile pour Lavilliers qui restait dans le calcul,
que pour Higelin qui a dû affronter une époque et une vie plus dures,
avec tous les risques du feu intérieur.

Mais il faut aussi mentionner qu'ils sont tous deux rattrapés par l'astral —
ces énergies invisibles qui capturent ceux qui ne sont pas profondément ancrés dans leur esprit.
Parfois, Higelin était dans son esprit, aussi,
dans des états de modification de conscience où il transcendait les pièges.
Parfois, il sombrait.
Lavilliers, lui, a toujours gardé une certaine distance,
mais il n'a jamais été entièrement libre.

Les deux ont du talent.
Mais l'un était traversé, l'autre traverse.
L'un vivait ses chansons, l'autre les construit.
Et l'esprit, lui, ne s'y trompe pas.